



Au sujet du Monument Alvear de Bourdelle

Dans le livre de Ionel Jianou et Michel Dufet voici les informations au sujet du Monument Alvear¹ :

« A Saint-Antonin, en 1912, il commença les études pour la commande la plus importante qu'il ait jamais reçue : le Monument du Général Alvear, qui devait être érigé sur une place publique à Buenos Aires.

Il avait obtenu cette commande par son ami Rodolfo Alcorta, descendant de l'une des grandes familles d'Argentine. Peintre, collectionneur d'art et grand ami des artistes, Rodolfo Alcorta avait compris qu'à l'époque, Bourdelle était le sculpteur le plus capable de réaliser ce monument à la gloire du libérateur de son pays.

Bourdelle présenta une maquette qui fut acceptée. Elle comportait, selon le programme établi, la statue équestre du Général Alvear et « quatre figures représentant en symboles des actions et qualités du Général : la Force, la Victoire, la Liberté et l'Éloquence.² »

Au départ, il rencontra quelques difficultés. Le règlement militaire exigeait, par exemple, qu'un général à cheval soit toujours coiffé de son chapeau. Bourdelle trouvait que ce détail aurait nui à la statue et il obtint gain de cause en déclarant : « Mon général est un héros. Il a perdu son chapeau³ dans l'ardeur de la bataille. »

¹ STATUE ÉQUESTRE DU GÉNÉRAL ALVEAR — 1913-1915— bronze. Cette statue fait partie du monument Alvear, érigé en 1925 à Buenos Aires. C'est l'un des chefs-d'œuvre de Bourdelle.

² Varenne, op cit, p. 181.

³ Souvenirs de Mme Bourdelle

Le travail pour ce monument dura environ dix ans. Cinquante sept sculptures — études, variantes, fragments et détails — furent nécessaires pour aboutir à la version finale, sans compter les croquis et les dessins préparatoires. L'inauguration du monument, dont les différentes pièces furent exposées pour la première fois au Salon des Tuileries de 1923, n'eut lieu qu'en 1925 à Buenos Aires. La statue équestre de 5,45 m de hauteur est placée sur un piédestal en granit « conçu comme un pilier carré d'où sortent vers la base quatre rostres qui portent, chacun, une des figures symboliques.⁴ »

La Statue du Général Alvear continue la grande tradition de la statuaire équestre, depuis la statue de Marc-Aurèle à Rome jusqu'à celles de la Renaissance, le Gattamelata de Donatello à Padoue et le Colleone de Verrocchio à Venise. Elle a un caractère monumental par sa puissance, par la sûreté et la maîtrise de l'exécution. Mais la plus grande réussite de ce monument, ce sont les quatre statues colossales de *La Force*, *La Liberté*, *La Victoire* et *L'Éloquence*, superbes dans leur prodigieuse plénitude formelle, images vivantes de la matière domptée par l'esprit. En 1916, lorsqu'on l'engageait à quitter Paris, soumis aux bombardements des Berthas, Bourdelle déclara : «Je suis en train de sculpter *La Victoire*⁵. Quand je la finirai, je partirai. *La Victoire*, c'est, ma manière de combattre. ⁶»

Nul geste extérieur ne vient troubler l'intégrité du volume de ces quatre statues. Chacune exprime en une synthèse serrée le symbole qu'elle représente. C'est la force concentrée, l'intensité et la rigueur de la pensée sculpturale qui leur confère la grandeur.

Sur la statue de *La Force*, Bourdelle a gravé l'inscription : «Viswara, la Force intérieure ». La dimension morale l'intéressait plus que la manifestation physique de la force ou de la liberté. Pour incarner ces idées, Bourdelle a retrouvé le goût de l'ordonnance, l'esprit de géométrie propre au génie français.

Les corps jeunes, robustes, souples et élancés, solidement charpentés, sont des colonnes vivantes aux nobles proportions d'une belle harmonie. *La Liberté* est calme, lorsqu'elle éclaire l'âme. *La Force* est sereine, lorsqu'elle est consciente de ses ressources intérieures. *L'Éloquence* sait maîtriser ses élans, car elle est contraire à la rhétorique. *La Victoire*, vigilante, reste armée.

Chaque tête a une expression différente, mais la même sobriété de style, la même simplicité d'exécution en plans profonds, constructifs. Leur vérité se dégage de la précision, de l'exactitude, de la probité de la forme sculpturale. C'est pourquoi elle a une portée générale. Et pourtant qu'elle est française cette *Liberté*, représentée par la belle tête d'une paysanne du Quercy ! Tout en cherchant les racines de son art dans le terroir natal, Bourdelle a su donner à sa pensée sculpturale une valeur universelle. C'est là son accomplissement.

⁴ Varenne, op cit, p. 181.

⁵ LA VICTOIRE - 1921 - bronze. Dans cette statue qui a la grâce d'une colonne, les lignes de force montent vers la tête fièrement dressée. Le regard est sûr, l'attitude est ferme. Une volonté agissante anime ce corps d'une jeunesse qui incarne la victoire.

⁶ Souvenirs de Mme Bourdelle

Voici les souvenirs de Cléopâtre Bourdelle-Sevastos dans *Ma vie avec Bourdelle*

« *La Force* »

Vers 1918, Bourdelle travaillait à sa grande figure de *La Force* du monument Alvear. Pour les quatre grandes figures il fit des têtes démontables de sorte qu'il les descendait et les travaillait à part, puis les remontait sur la statue, les voyait d'en bas et les retouchait sur l'échafaudage pour les faire tenir avec l'ensemble de la statue.

Toute la journée il était entouré par les élèves, les metteurs au point, les mouleurs, les garçons d'atelier. Mais à six heures ce monde s'en allait. «C'est curieux, me disait-il, comme ils sont préoccupés de l'heure, vers six heures ils regardent tout le temps leur montre; c'est parce qu'ils travaillent sans amour.»

Resté seul avec une ou deux lampes à alcool, qui par la chaleur devenait du gaz et qu'il pouvait accrocher où il voulait, il travaillait tranquillement jusqu'au moment où j'allais le chercher pour dîner. Tante Rose était à Bordeaux chez sa nièce (la Berta et les Goths la rendaient malade de peur), Rhodia était chez sa tante Spathis Saint-Barthélemy, à Marseille, nos bonnes rentrées à Saint-Antonin. Nous sommes restés seuls à Paris, Bourdelle ne voulant pas quitter son travail. «C'est ma façon de combattre», disait-il.

Le soir lorsque j'arrivais, il était content de s'arrêter de travailler et de regarder son travail tranquillement avec moi. Nous nous asseyions sur un banc et regardions *La Force* qui se tenait devant nous. Il me montrait ce qu'il avait accompli dans le travail de sa journée, ce qu'il avait retiré ou ajouté dans sa figure de la veille. En me l'expliquant, son travail se précisait dans son esprit et il trouvait de nouvelles corrections à faire. Je l'écoutais comme un croyant écoute un prêtre. C'était si beau que nous parlions à voix basse. Puis il me quittait : «Ne bouge pas, disait-il, reste où tu es», et il tournait tout doucement la statue. Il était tout petit près de cette grande figure, et si lumineux ! Ses petites mains la tournaient avec précaution. Il revenait près de moi. «Tu vois, disait-il, à cette lumière, les plans s'enchevêtrent.» Il me montrait les plans qui glissaient l'un dans l'autre, des plans qui se heurtaient, faisant des contrastes.

[En marge] Il coupait de grands ou de petits pans de sa glaise, ou bien au contraire en ajoutait des morceaux pour rendre ses plans plus nobles. Puis il revenait et s'asseyait près de moi et nous regardions *La Force* qui s'élevait devant nous dans une noblesse impassible. Nous ne parlions plus. «Il faut partir, disait-il, il faut que je la couvre. » Nous mouillions les linges; il montait sur l'échafaudage et je lui passais les linges avec lesquels il l'entourait. Même couverte elle était belle, car les grands plans principaux étaient encore visibles.

Il éteignait les lampes et avec regret et nostalgie nous nous en allions.

C'est ainsi que Bourdelle fit sa grande figure de *La Force*.

Il avait pris peut-être un modèle pour la taille intermédiaire, mais pour la taille définitive il a travaillé entièrement sans modèle. Pour la tête il n'a eu d'autre modèle que sa tête d'Apollon. Mais à l'époque que j'évoque la tête d'Apollon ne

comptait plus, il l'avait rapportée dans son autre atelier et ne travaillait plus qu'à l'ensemble de la statue. Tête, torse, jambes, pieds ne faisaient qu'un pour lui.

Quand nous rentrions chez nous, parfois le dîner que j'avais laissé sur un gaz bas était brûlé. J'étais navrée pour lui; mais il ne s'en plaignait pas mangeait n'importe quoi en parlant encore de sa statue.

LA FORCE Meudon

Pour faire sa tête de *La Force*, Bourdelle avait songé procéder comme Rodin l'avait fait pour son buste de *L'Homme au né cassé*. Voilà comment Rodin s'y était pris. Il avait pris la tête d'un antique et l'avait posée à côté de son travail. De l'autre côté, il avait mis le modèle vivant. Il travaillait d'après le modèle vivant et consultait le buste antique pour parvenir à une noble sérénité.

Bourdelle sortit et fit le tour des antiquaires pour trouver une belle tête antique. Rentré à la maison il me dit: «Je n'ai pas trouvé tout à fait ce qu'il me faut mais j'hésite un peu. Viens voir la magnifique tête que j'ai trouvée et nous déciderons ensemble. » La tête antique me sembla fort belle. Le marchand nous ayant laissés seuls pour aller vers un autre client, je dis à Bourdelle: «Ta tête d'Apollon est encore plus belle que cette tête-ci; pourquoi ne prendrais-tu pas la tienne pour exemple?» Bourdelle, quoique connaissant pleinement sa valeur, modeste devant l'orchestre des antiques admirables des pays du monde entier, me dit, surpris: «Tu crois que ma tête d'Apollon est plus belle que ceci ! — J'en suis convaincue, mais si tu veux, achetons cette tête, une fois aux ateliers nous la comparerons à ta tête d'Apollon et tu décideras. — Allons-nous-en, tu as peut-être raison», me dit-il. En arrivant aux ateliers, il prit sa tête d'Apollon dans ses mains, la regarda de tous les côtés. «Tu as raison, me dit-il, elle est supérieure à l'autre.» Et c'est ainsi qu'il fit la tête de *La Force* en se servant de sa tête d'Apollon, sans avoir recours à aucun modèle vivant. Toute sa statue de *La Force* découle des plans de cette tête. Et Bourdelle eût été plus rigoureusement exact s'il avait dit que la tête est dans toute la statue que Rodin lorsqu'il fit cette réponse admirable alors qu'on lui demandait pourquoi *L'Homme qui marche* n'a pas de tête: «La tête... la tête... mais elle est partout!»

[En marge] Un jour, nous nous sommes attardés chez Rodin à Meudon. Les deux artistes parlaient sans faire attention à moi, ils m'avaient oubliée. Le soir venu, on a voulu revoir le grand atelier. Rodin, une lampe à la main, nous y a conduits. Devant chacune de ses œuvres il tournait la lampe. Ses sculptures étaient émouvantes, passionnément creusées ; la lumière accusait les ombres et les lumières. Rodin s'approchant d'un antique grec, tourna autour de lui. Bourdelle se taisait respectueusement devant la douleur du grand homme qui murmura tout bas: « Il ne projette aucune ombre... Quels artistes! »